

© Luxemburger Wort

ÉDITORIAL

Un désir d'Occident

GASTON CARRÉ

«Ce qu'on nomme une migration économique est, en réalité, une migration culturelle.»

Le migrant est devenu le grand référent du temps présent, jusqu'à l'obsession, pathologie marquée par un rétrécissement du champ de perception. Pour l'élargir un peu, ce champ, il faut souligner que le migrant n'est pas l'acteur d'une «crise», par définition éphémère, mais d'un phénomène durable, et il faut par ailleurs s'interroger sur ses ressorts, sur les mobiles qui animent le migrant, dont l'examen montrera pourquoi, précisément, le phénomène va perdurer.

De fait, il y a deux types de migrants. Le premier vient d'Orient et fuit la guerre. La guerre étant, en Irak surtout, de moindre voltage depuis la déroute de Daech, on peut supposer que sont moins nombreuses désormais les foules que ces fous poussèrent sur les routes, chassées par un état d'exception.

L'autre migrant vient du Sud. Il ne fuit pas la guerre, il ne fuit pas un état d'exception, il fuit le Sud dans son affligeante pérennité. Fuit-il la misère, comme on dit? On peut lui poser la question, au Niger par exemple, où il fait étape avant de marcher vers le coupe-gorge libyen. On comprend alors que ce n'est pas toujours au dénuement qu'il veut échapper. Il a un petit travail chez lui, dans son village du Mali, du Soudan ou du Cameroun. Son problème: il y étouffe, dans son village, dans sa maison de torchis, dans sa tribu aux moeurs périmées et aux croyances obsolètes. Il rêve d'un monde plus grand, le migrant, il a du réseau dans son village et voit, sur Internet, les images de la modernité, avec tout ce qu'elle implique sur le plan matériel, sur le plan des modes de vie, des modes de consommation, des moeurs et des usages culturels.

Depuis des années on se gargarise du terme «globalisation», sans

toujours bien savoir ce que l'on entend par là. Eh bien voici une définition possible: le monde est devenu plus visible à lui-même, d'un pôle à l'autre, d'un hémisphère à l'autre, Internet a tout brassé et dans le miroir qu'il tend les jeunes voient de mêmes objets de désir: un ado aujourd'hui à Gao veut le même blouson qu'un collégien à Paris; il veut, surtout, la même existence. Les migrants du Sud veulent l'Europe dans sa prospérité bien sûr, mais aussi et surtout parce que cette prospérité est la condition, croient-ils, d'une existence autre, plus libre, plus fière. Ce qu'on nomme aujourd'hui une migration «économique» est, en réalité, une migration à mobiles culturels.

Au Niger, l'OIM offre, grâce à des fonds fournis par l'Union européenne, un pécule de 50 euros aux migrants acceptant de rentrer chez eux, ainsi que la promesse d'une aide à l'insertion professionnelle. Mais que faire de 50 euros quand on rêve de dignité? Rien, et c'est pourquoi chaque nuit des convois clandestins se mettent en route vers le Nord.

Il faut traiter le problème migratoire à la source, c'est juste. Il faut donner à l'Afrique les moyens de se développer. L'UE a budgétisé 8,5 milliards d'euros sur la période 2014-2020 pour des actions d'aide au développement et propose d'allouer 32 milliards d'euros pour la coopération avec l'Afrique subsaharienne sur la période 2021-2027. C'est bien mais ne suffira pas, il faudra beaucoup de milliards, de temps et de considération pour restaurer une fierté.

Pour l'heure, les migrants nous font grief deux fois: pour ne pas les accueillir mais, aussi, pour l'image que nous leur renvoyons, l'image d'une Afrique miséreuse, dérivant sur un bout de pneu devant nos ports fermés. Ils nous reprochent, en somme, notre mépris autant que notre frilosité.

gaston.carre@wort.lu